

LES SEPT DORMANTS

I



es historiens d'Orient racontent dans les légendes qu'il y avait dans l'antique royaume de Perse un berger nommé Dakianos, qui depuis trente ans, conduisait des moutons, et sans avoir jamais né-

gligé la sainte habitude de faire ses prières. Tous ceux qui

le connaissaient rendaient justice à sa probité, et la nature l'avait doué d'une éloquence capable de l'élever aux plus grands emplois s'il avait vécu dans le monde.

Un jour, dans le temps qu'il faisait sa prière, son troupeau prit l'épouvante et se dispersa. Dakianos en courant de tous côtés pour le rassembler, aperçut un de ses moutons qui était entré jusqu'à moitié du corps dans un trou dont il ne pouvait sortir. Il courut à lui et le retira; mais il fut frappé d'une lumière très brillante qui sortait de cette ouverture : il examina ce qui la produisait, et reconnut sans peine qu'elle partait d'une lame ou table d'or d'une assez petite dimension; il augmenta l'ouverture du trou, et se trouva dans un souterrain qui n'avait pas plus de sept pieds de haut sur quatre ou cinq de large. Il considéra cette table d'or avec beaucoup d'attention; mais il ne savait pas lire et ne pouvait comprendre ce que signifiaient quatre lignes qu'il y voyait écrites : pour s'en éclaircir, il l'emporta, et quand la nuit fut venue, il la mit sous sa veste et revint à la ville.

Son premier soin fut de la montrer aux savants qu'on lui indiqua; mais quelque versés qu'ils fussent dans les sciences, il n'y en eut aucun qui pût lui expliquer cette inscription. Cependant un de ces docteurs lui dit :



— Personne ne peut ici traduire ces caractères; mais allez dans l'Égypte, vous y trouverez un vieillard âgé de trois cents ans qui sait lire les plus anciennes écritures et qui possède toutes les sciences; lui seul peut satisfaire votre curiosité.

Dakianos remit le troupeau à celui à qui il appartenait, et partit sur-le-champ pour l'Égypte.

Dès qu'il y fut arrivé, il s'informa du vieillard. Il était si célèbre, que tout le monde lui montra sa maison. Il alla le trouver, lui dit le sujet de son voyage, et lui présenta la table d'or. Le vieillard le reçut avec bonté et fut frappé d'étonnement à la vue de cette merveille. Il lut les caractères avec la plus grande facilité; mais après avoir réfléchi quelque temps, il jeta les yeux sur Dakianos et lui dit :

— Comment cette table est-elle tombée entre vos mains? Dakianos lui en rendit compte.

— Ces caractères, reprit le vieillard, promettent à celui qui l'aura trouvée des choses qui vraisemblablement ne doivent pas vous arriver. Vous avez, continua-t-il, la physionomie heureuse, et cette inscription parle d'un infidèle dont la fin doit être tragique et funeste; mais puisque la fortune vous a donné cette table, ce qui est écrit dessus vous regarde sans doute.

Dakianos, surpris de ce discours, lui répondit :

— Comment ce que vous dites peut-il être? Je prie Dieu tous les jours depuis trente ans; jamais je ne lui ai été infidèle : comment donc puis-je être réprouvé?

— Quand il y aurait trois cents ans, lui répondit le

vieillard, que vous serviriez Dieu, vous n'en serez pas moins une victime de l'enfer.

Ces dernières paroles percèrent le cœur de Dakianos; il poussa des soupirs, il pleura même, et s'écria :

— Plût à Dieu que je n'eusse jamais trouvé cette table d'or, que je ne vous l'eusse jamais montrée, et que je n'eusse jamais entendu une sentence aussi terrible!

— Que vous aurait servi, lui dit alors le savant homme, de ne me la point apporter? La prédestination de Dieu est de toute éternité; ce qui est écrit dans le livre de vie ne se peut effacer; mais je peux me tromper : le savoir des hommes est quelquefois douteux; Dieu seul est infailible. Je puis cependant vous apprendre que cette table d'or indique un trésor des plus considérables, et que toutes ces richesses appartiendront à celui qui sera possesseur de la table d'or.

Ces mots consolèrent Dakianos, et dans le transport de son âme, il dit au vieillard :

— Ne tardons point; allons chercher le trésor; nous le partagerons comme deux frères.

Mais le vieillard lui dit en soupirant :

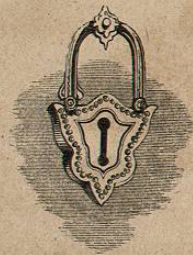
— Vous ne serez pas plutôt le maître de toutes ces richesses, que vous en abuserez. Il n'est pas aisé de savoir être riche, et je serai peut-être le premier à me repentir de vous avoir rendu service.

— Quel discours me tenez-vous! s'écria Dakianos. Quoi! je vous ai l'obligation de me procurer des trésors, vous faites ma fortune, et vous voulez que je manque à la re-

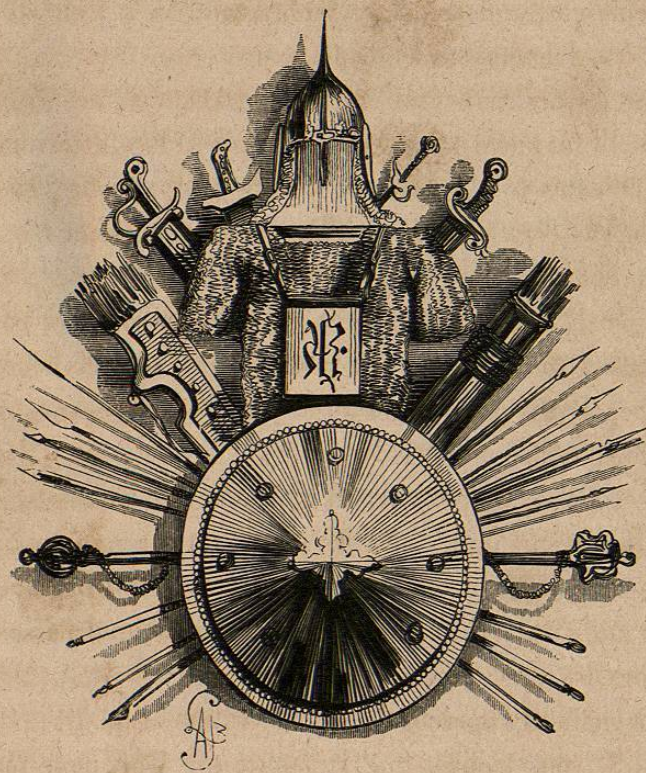
connaissance! Un infidèle ne serait pas capable de cette ingratitude, et je ne puis jamais en avoir seulement la pensée. Je fais donc serment, par le grand Dieu, de vous regarder comme mon père, et de partager exactement toutes ces richesses avec vous, ou plutôt vous ne m'en donnerez que ce qu'il vous plaira, et je serai toujours content.

Ces protestations n'auraient que médiocrement rassuré le vieillard; mais l'avarice, la seule passion qui se fasse sentir à un certain âge, l'emporta sur les réflexions : il consentit donc au départ.

Ils arrivèrent au lieu où Dakianos avait trouvé la table d'or. Le vieillard lui ordonna de creuser la terre environ de vingt pieds : il découvrit bientôt une porte d'acier, fermée par un cadenas d'or enrichi de diamants, et le vieillard dit à Dakianos de l'ouvrir. Dakianos obéit avec tant d'empressement, qu'il rompit la porte avec son pied. Ils entrèrent l'un et l'autre dans le souterrain, sans être découragés par la grande obscurité qui y régnait. Après avoir fait quelques pas, une faible lumière leur fit distinguer les objets. Plus ils avançaient, et plus la lumière augmentait. Ils se trouvèrent à la fin devant un grand et magnifique palais, dont les sept portes étaient fermées; mais les clefs étaient attachées aux serrures. Dakianos prit celle de la première porte et l'ouvrit. Le premier appartement renfermait des parures et des ajustements de



la plus grande magnificence, et surtout des ceintures d'or garnies de pierreries. Ils ouvrirent le second, qu'ils trouvèrent rempli de sabres, dont la poignée et le fourreau étaient couverts de pierres les plus précieuses.



Le troisième était orné d'un nombre infini de cuirasses, de cottes de mailles et de casques d'or de différentes façons, et toutes ces armes étaient enrichies de pierreries superbes.

Le quatrième renfermait des harnais de chevaux, qui répondaient à la magnificence des armes.

Le cinquième offrait des piles de lingots d'or et d'argent.

Le sixième était rempli d'or monnayé, et l'on pouvait à peine entrer dans le septième, tant on y trouvait de saphirs, d'améthystes et de diamants.

Ces trésors immenses éblouirent Dakianos; dès ce moment, il fut fâché d'avoir un témoin de sa bonne fortune.

— Sentez-vous, dit-il au vieillard, de quelle conséquence le secret et le mystère sont en cette occasion?

— Sans doute, lui répondit-il.

— Mais, reprit Dakianos, si le roi a la moindre connaissance de ce trésor, son premier soin sera de le confisquer. Êtes-vous bien sûr de vous? ne craignez-vous rien de votre indiscrétion?

— Le désir de posséder la moitié de ces richesses, lui répliqua le vieillard, doit vous en être un sûr garant.

— La moitié de ces richesses! interrompit Dakianos, avec une sorte d'exaltation; mais cette moitié surpasse les trésors des plus grands rois.

Le vieillard s'aperçut de cette altération et lui dit :

— Si vous trouvez que la moitié soit trop pour moi, vous pouvez ne m'en donner qu'un quart.

— Volontiers, reprit Dakianos. Mais quelle précaution prendrez-vous pour l'emporter sûrement? Vous nous ferez découvrir, et vous serez cause de notre malheur.

— Eh bien! lui répondit le vieillard, quoique vous